




Libération - 3 novembre 2010

ZOOM CINÉMA 

ISRAËL À DOUBLE FOYER

DOCU Récompensée au festival Cinemed de Montpellier, Noa Ben Hagai raconte ses retrouvailles difficiles avec sa famille perdue de Cisjordanie.



Salma, grand-tante juive mariée à un Palestinien, ressurgit de Naplouse et du passé. PHOTO DR

Quand une réalisatrice israélienne et communiste se découvre des cousins palestiniens, deux idées lui viennent à l'esprit : filmer la rencontre et rapprocher les deux familles. La sienne est juive, de gauche, plutôt aisée, répartie entre Jérusalem et Tel-Aviv. L'autre est musulmane, pauvre et vit en territoire occupé. Noa Ben Hagai est alors loin d'imaginer la profondeur de la plaie qu'elle va rouvrir. A l'origine du documentaire *Parent par le sang*, des lettres adressées à sa grand-mère à la fin des années 60 par une mystérieuse sœur, Pnina. Noa Ben Hagai décide de suivre en images ce fil épistolaire et familial. Cette grand-tante disparue, dont personne ne lui avait jamais parlé, était partie vivre avec un arabe à Naplouse, en Cisjordanie. Avec douceur et obstination, la réalisatrice convainc l'un de ses oncles, Schmulik, ex-colonel et gouverneur de Ramallah désormais retraité à Jérusalem, de prendre contact avec les enfants de Pnina. Ainsi surgit Salma, musulmane mariée à un Palestinien, habitant à dix minutes de Schmulik, mais en territoire occupé. Déjouant les barrières, elle répond à l'invitation de sa famille juive. «*Elle va nous demander de l'aide, de l'argent*», anticipe la mère de la réalisatrice, qui ne voit pas d'un bon œil ce rapprochement. La prédiction se réalise. Le mari de Salma est arrêté alors qu'il cherchait du travail à Tel-Aviv. Salma a besoin d'aide pour le faire libérer, puis pour obtenir un permis de travail et d'immigrer en Israël. Très coopératif au début, l'oncle Schmulik prend peu à peu ses distances, craignant des sollicitations sans fin. Pendant quatre ans, elle va filmer ces liens du sang qui se nouent et se dénouent, entre préjugés et bons sentiments. Inspiratrice de l'histoire pour avoir ouvert la boîte de Pandore, elle en est aussi la narratrice désemparée, enregistrant ses doutes, impuissante à transmettre aux siens sa conscience politique. «*Nous avons des responsabilités envers eux en tant qu'occupants*», fait-elle remarquer à son oncle. «*Qu'est-ce que l'occupation a à voir là-dedans ?*» lui rétorque ce dernier.

Des douze documentaires projetés la semaine dernière à Montpellier dans le cadre du festival de cinéma méditerranéen Cinemed, *Parent par le sang* est le seul qui happe le spectateur dès les premières images et ne le lâche qu'à la fin, ému et mal à l'aise. De suivre le

chemin de Noa Ben Hagai, on en sort presque aussi affecté qu'elle. «*C'est très douloureux. J'espérais, au moins dans ma famille, montrer qu'Israéliens et Palestiniens pouvaient vivre ensemble. J'ai réalisé que j'étais très naïve. A cause de l'occupation, vous ne pouvez pas avoir de relations normales. Ils n'ont rien, on a tout, ce n'est pas une base saine pour une relation*», re-

connait la réalisatrice, présente à Montpellier. Elle aussi s'est éloignée, «*comme (sa) famille il y a quarante ans*». Et même si elle ne se juge «*pas meilleure que les autres*», elle a au moins le mérite de questionner cette réconciliation manquée, de l'éclairer politiquement par ce film où l'intimité résonne de l'histoire collective, grâce à un subtil entrelacement de scènes familiales et d'images d'archives.

A l'unanimité, le jury de Cinemed lui a décerné samedi le prix Ulysse. Il vient s'ajouter à d'autres distinctions, dont celle du meilleur documentaire asiatique au festival de Shanghai. Ce film est aussi un succès en Israël, déjà récompensé dans deux festivals. Un paradoxe qui a d'abord surpris cette militante d'extrême gauche, partisane d'un seul Etat démocratique et non-juif. «*Ils l'apprécient parce que chacun peut y trouver ce qu'il veut. Ceux qui pensent comme moi y voient l'aspect politique. Les autres en concluent qu'il n'y a aucune chance pour Israéliens et Palestiniens de vivre ensemble.*» Illustration en France, où le *Figaro* a titré «*les encombrants cousins palestiniens de Noa*», occultant le déséquilibre politique engendré par l'occupation pour ne focaliser son article que sur les demandes d'aides de la famille palestinienne.

De notre correspondante à Montpellier

CAROLE RAP